

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 18

Artikel: Allons un peu chez les bêtes
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT : SUISSE : un an . . . 4 fr. 50 six mois . . . 2 fr. 50 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20	On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la <i>Rédaction du Conteur vaudois</i> . — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	PRIX DES ANNONCES du Canton 15 c. } la ligne ou de la Suisse 20 c. } son espace. de l'Étranger 25 c. }
--	---	--

Allons un peu chez les bêtes.

En songeant, l'autre jour, à toutes les misères humaines, à tous les vices qui règnent dans ce pauvre monde; après avoir vu le lundi de Pâques se transformer en lundi bleu, et surtout après avoir parcouru certain journal d'un canton voisin, dans lequel un Lausannois, qui croit faire de l'esprit, publie fréquemment des rapsodies, des rengaines stupides et énervantes, je me suis dit tout naturellement : « Allons un peu chez les bêtes. »

Et j'ai dirigé mes pas vers la Riponne, à l'*Exposition avicole*. Quel vacarme, quel bruit assourdissant en approchant de cet enclos ! On dirait vraiment un club politique. Entrons cependant.... Eh ! bien, malgré cette première impression, et quoique tout le monde y piaille à la fois, le coup d'œil dont on jouit dès le début est ravissant. Que de vie, que d'ébats, que de gaieté, que de couleurs diverses ! Les coqs, les poules, les pintades, les oies, les canards, les dindons, les pigeons, les lapins occupent des cages rangées avec beaucoup de goût et une agréable symétrie entre les piliers. Partout des compartiments grillés et des couveuses entourées de verdure, et d'où s'échappent, à qui mieux mieux, mille voix traduisant sur tous les tons les pensées — car elles pensent — les désirs, les appétits, les ennuis, les joies, les tendresses de ces 1700 bêtes exposées aux regards de la foule qui circule sous la Grenette.

Mais tous ces cris qui se mêlent, se confondent dans un ensemble des plus discordants, il est vrai, partent d'un bon naturel. Essayez de vous y intéresser un moment, de les écouter avec attention, et vous y discernerez des choses qui vous plairont autant, qui vous seront peut-être moins désagréables que ce que vous entendez assez souvent dans le monde de la civilisation et du progrès!...

Mon intention n'est certes pas de me livrer ici à une étude des diverses races exposées et des améliorations qu'elles ont subies. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que tous ces petits animaux sont superbes et que si j'étais membre du Jury et n'écouais que mes yeux, je leur donnerais à tous la prime, pour ne point faire de jaloux.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos volatiles. Il va sans dire que la plupart de ces pauvres bêtes sont tout ébahies de se trouver tout à coup réunies en pareil lieu et entourées d'un aussi grand nombre de curieux qui les dévisagent. Mais elles savent en prendre leur parti ; elles ont le caractère

bien fait : nous nous fâcherions, nous. Aussi rendons-leur cette exposition moins désagréable en leur donnant au passage un regard amical.

Combien il y a de calme, de confiance et d'amitié au milieu de cette superbe collection de pigeons de diverses races. Jamais un mot, un roucoulement plus haut que l'autre. En est-il ainsi dans tous les ménages ?...

Et si vous voulez une scène encore plus touchante, plus intime, consacrez un instant aux couveuses, d'où sortent en sautillant comme les élèves d'une école enfantine, poussins et canetons. Pas de lutte dans la picorée, partout de bons et charmants procédés, chez ces petits êtres auxquels sourit un avenir plein de promesses, tout riant de pâtées appétissantes, de frais gazons, d'insectes, d'eau murmurante et de roseaux.

Voyez aussi ces beaux lapins accroupis, l'oreille basse, le regard limpide et doux. Ils rêvent, n'en doutez pas, à plus d'espace et de liberté, à l'herbe fraîche, au laiteron succulent ; mais ils nous donnent là un bel exemple de résignation ; et leur attitude nous dit assez que dans ce monde il faut savoir attendre : Avis à ceux qui ambitionnent de hauts emplois.

Et si nous visitons successivement les dindons au port grave, les paons qui font la roue et vous saluent au passage ; les oies qui criaillent, les canards qui nasillent, les poules qui gloussent, les poulets qui piaulent et les coqs qui coqueriquent, nous puiserons chez chacun d'eux de non moins utiles et judicieux enseignements.

Arrêtons-nous aussi dans l'annexe où s'ébattent et babillent gentiment, dans une grande cage centrale, de nombreux oiseaux du pays. Et regardez, près de là, ces belles volières où des pèdrrix, des cailles, des colins se prélassent dans l'herbe qui tapisse le fond, et étalent au soleil leur magnifique plumage ! Que c'est joli, gracieux !

Cependant, je suis persuadé qu'après vous être arrêté devant toutes ces aimables bêtes, qu'après avoir parcouru l'exposition dans tous les sens, vous sentez le besoin de vous asseoir et de vous restaurer un peu. Rien n'est plus facile. Suivez-moi ; venez au buffet, si bien aménagé au centre de la Grenette, et si bien desservi par MM. Mœcklin et Stierlin. Des vins et des liqueurs de première qualité, de la bière excellente, des pâtés chauds ou froids, des sandwiches, des bâtons aux anchois, des

ramequins au fromage, des pâtisseries variées s'offriront à votre choix.

Mais ce qui est plus simple, demandez un déjeuner à 1 fr. 50, vin compris, et vous serez étonné de ce qu'on vous apportera pour cette modique somme. Sans compter qu'en face de vous, et tout en maniant la fourchette, vous jouirez d'un ravissant concert donné par les oiseaux chanteurs dont les cages sont rangées en fer à cheval à l'extrémité occidentale du buffet. Voyons, n'y a-t-il pas dans tout cela les éléments d'une demi-journée agréable?... Certainement.

L. M.

Comment on meurt dans une chute.

De nombreux curieux, groupés l'autre jour sur la place Saint-François, suivaient avec anxiété les moindres mouvements de deux ouvriers remettant en place le coq de la flèche de l'église, dont on avait rafraîchi la toilette.

Le spectacle qu'offrait ces deux hommes était vraiment effrayant. En face l'un de l'autre, et se tenant d'une main à la tige de fer, ils ajustaient le coq et le faisaient pivoter pour s'assurer qu'il tournerait facilement à tous les vents. Dans cette position, ces deux hommes dessinaient sur le ciel un V d'une hardiesse inouïe. Dès lors, une foule de conjectures parmi les groupes de la place, discutant tous de l'éventualité d'une chute.

— Ils seraient réduits en mille morceaux sur le pavé, disait l'un.

— Ils seraient déjà morts avant de toucher terre, disait un autre.

— Oui, étouffés par la pression de l'air, ajoutait un troisième.

Et mille autres suppositions de ce genre, qui ne firent que s'accroître lorsque les deux ouvriers, sortant chacun une bouteille de vin de sa poche, burent à même, après avoir salué les spectateurs.

Une chronique scientifique que nous avons sous les yeux vient à propos détruire les préjugés que nombre de gens conservent encore sur la manière dont meurent les personnes qui tombent d'une grande hauteur. — On entend dire généralement qu'on ne souffre pas dans ce genre de trépas, attendu qu'on est asphyxié avant d'atteindre le sol. C'est une grossière erreur. Il est vrai que personne ne serait tenté de se jeter du haut de la Cathédrale pour en faire l'expérience, car les impressions d'un homme qui tombe et se sent tomber ne doivent avoir rien de bien agréable. Les aéronautes en savent long là-dessus; il en est qui se sont laissés choir en douceur de plus de 600 mètres, qui ont eu une jambe cassée, et ne recommenceraient pas pour tout l'or du monde.

L'asphyxie par chute est une légende. On a soutenu qu'on mourait asphyxié parce qu'on fendait l'air à une vitesse de quelques dizaines de mètres à la seconde. L'air manquait, et, pas d'air, c'est la mort. Impossible d'admettre de pareils arguments. L'air ne manque pas du tout; la preuve en est dans les trains rapides, qui marchent à certains moments avec une vitesse de 110 kilomètres à l'heure, vitesse qui peut même aller jusqu'à 130 kilomètres.

Est-ce que les mécaniciens et les chauffeurs ont jamais été asphyxiés? Que la distance parcourue soit horizontale ou verticale, peu importe. Or, le corps d'une personne qui se jette du haut des tours d'une cathédrale ne traverse cependant pas l'air avec une vitesse pareille.

On objectera que le mécanicien fendait l'air à la vitesse de 33 mètres par seconde a un vitrage devant lui qui emprisonne l'air plus ou moins. Mais on répond à cela qu'un vent de tempête déplace l'air avec une vitesse qui peut dépasser 40 mètres par seconde. Or, jamais, en mer, un marin n'a été asphyxié par un coup de vent. Que l'air soit en repos ou en mouvement, l'inspiration le saisit au passage et l'introduit dans les voies respiratoires.

Il y a quelques années, un homme tomba du haut de la colonne de Juillet sur des bâches tendues au-dessus du socle qu'on réparait. Il se releva avec quelques contusions. On cite, en outre, un Indien qui, en 1852, tomba d'une hauteur de 300 mètres sur des massifs de hautes fougères; il en fut quitte pour quelques légères blessures.

Ainsi, il en faut finir avec cette idée qu'on meurt par asphyxie en tombant d'une grande hauteur. On meurt au moment du choc par commotion cérébrale et par désordres internes.

Le feu à Paris.

Sous ce titre, un des chroniqueurs du *Gagne-petit*, M. Henri Séna, décrit comme suit le spectacle qu'offrent, en général, les incendies à Paris. On remarquera qu'à côté de détails intéressants, émouvants même, la note parisienne perce toujours, et qu'il est bien difficile à certains Français de ne pas rire en pleurant.

« Tout le monde a vu, dit-il, ces sortes de petites vitrines que l'on a accrochées au mur de quelques maisons. Au centre d'un carré exigü, un bouton noir protégé par une glace sert, en cas d'incendie, à émouvoir une sonnerie placée dans le poste de pompiers le plus proche. On brise la glace, on pousse le bouton, et les secours arrivent promptement.

A Paris, le service des secours est organisé d'une manière remarquable. Toutefois, mon but n'est pas d'entrer dans le détail de cette organisation et je ne veux retenir que le côté pittoresque de la chose.

Rien n'est imposant et décoratif comme le feu à Paris pendant la nuit. Un sybarite inexcusable désirerait que les sinistres fussent plus fréquents, afin d'assister à cette mise en scène lugubre et superbe.

Dès que la nouvelle du désastre est transmise à une caserne, c'est un branle-bas rapide, méthodique, vertigineux, donnant la sensation d'épouvante spéciale et voluptueuse que l'on éprouve à voir des manœuvres exécutées dans le silence. Cette émotion a des affinités avec l'effroi religieux. On a eu beau, depuis quelques semaines, affubler les pompiers de casques copiés sur un modèle d'une invraisemblance grotesque, ils font encore figure en troupe et à la besogne.

Lorsque tout le matériel est prêt, les hommes montent dans les voitures, sur la plate-forme des